Aventure - Jeunesse

KARL MAY

Le fils du chasseur d'ours

Karl May

Le fils du chasseur d'ours

Les éditions Blanche de Peuterey

Titre original : Der Sohn des Bärenjägers

La traduction a été révisée par l'animateur du site winnetou.fr et entièrement revue et corrigée.

© Les Éditions Blanche de Peuterey pour l'édition du livre, y compris la couverture.
Visitez notre site www.peuterey-editions.com et abonnez-vous à notre newsletter pour être informé des nouveautés.
Suivez-nous sur les réseaux sociaux.

ISBN version imprimée : 978-2-36878-228-6
ISBN version numérique : 978-2-36878-227-9

Image de couverture : Charles Marion Russell, « Loops and swift horses are surer than lead » (Les lassos et les chevaux rapides sont plus sûrs que le plomb).

Du même auteur

Aux Éditions Blanche de Peuterey

En version imprimée :

- Winnetou l'homme de la prairie
- La trahison des Comanches

En version numérique :

En version numérique, on retrouve les deux titres précédents, ainsi que :

- L'empire du dragon
- Surcouf le corsaire

Chapitres

Du même auteur 7

Avant-propos de la première édition 9

1. Vohkadeh 11

2. Tokvi-Tey 55

3. Wiht-E-Keh-Fa-Vakon 110

4. Au P'a Wakon Touka..... 173

Compléments d'information 247

Avant-propos de la première édition

L'auteur du Fils du chasseur d'ours, M. le Dr Karl May, est un voyageur intrépide, un conteur inépuisable qui, depuis longtemps, s'est fait connaître dans les revues et journaux catholiques d'Outre-Rhin. On a traduit déjà, en français, plusieurs de ses ouvrages : Les Pirates de la mer Rouge, La caravane de la mort, etc., etc., et ces traductions ont obtenu un réel succès. On nous racontait que les élèves d'une institution de jeunes gens, où il était permis de causer au réfectoire un jour sur deux, avaient renoncé à cette permission, pour écouter le lecteur leur lire la suite des aventures de Shatterhand. M. le Dr May se met souvent en scène sous ce nom, qu'il prend encore ici ; le Fils du chasseur d'ours n'a guère que seize ou dix-sept ans, Shatterhand le protège et le guide. Le narrateur ne s'efface pas volontiers : sa personnalité, son amusante forfanterie dominent dans ce livre comme dans toutes ses œuvres, on les y retrouve avec plaisir. Shatterhand n'est pas seulement, un faiseur de prouesses étonnantes, il a du cœur, sa plume garde toujours une scrupuleuse convenance ; il n'oublie point, comme tant d'autres, son titre, et ses convictions de chrétien, et aime à les rappeler en toute occasion ; quant à ce que son récit aurait de trop allemand, on

s'est efforcé de l'écarter. Certaines allusions, certains souvenirs de mœurs locales, certains jeux de mots eussent été d'ailleurs, intraduisibles. Les quelques suppressions nécessaires n'ont point altéré le texte original, il reste une narration complète et très intéressante, dans laquelle l'auteur retrace la vie accidentée des trappeurs américains, type curieux déjà presque disparu, et nous décrit les merveilles des geysers de l'Amérique du Nord.

Aussi, quoique la nouvelle traductrice en soit à ses débuts, elle espère voir le jeune public accueillir ce volume avec l'empressement qu'il a témoigné pour les précédents voyages de M. Karl May, publiés en français.

1. Vohkadeh

Un peu à l'ouest de l'espèce d'angle formé par la réunion des trois États de l'Amérique du Nord – le Dakota, le Nebraska, et le Wyoming – deux hommes chevauchaient paisiblement. Leur aspect eût fort étonné les badauds européens ; il y avait entre eux un contraste bizarre : l'un très grand, très maigre, vrai don Quichotte, l'autre, rond comme une boule, et rappelant un peu le type de Sancho. À cheval, pourtant, leurs têtes se trouvaient au même niveau ; car le petit homme rond montait un bidet osseux et fort haut sur ses jambes, tandis que le grand allait à califourchon sur un très petit mulet. Les étriers du gros bonhomme atteignaient à peine le ventre de sa bête, les pieds du grand cavalier traînaient presque à terre ; il eût pu marcher sans quitter la selle. La selle ici, est un mot bien pompeux, ni l'un ni l'autre de nos deux voyageurs ne se servaient de cette superfluité. Le petit homme se contentait de jeter sur le dos de son cheval une peau de mouton ; le grand garnissait le dos de sa bête d'une vieille couverture, si usée qu'il aurait mieux valu monter à cru.

On pouvait juger, au premier coup d'œil, que nos deux compagnons étaient deux vieux trappeurs, et que leur route avait déjà été longue, à en juger par l'état de leurs vêtements. .

Le plus grand portait un pantalon qui assurément n'était pas fait sur mesure, et qui, beaucoup trop large, l'entourait de plis disgracieux, mais qui, trop court de jambes, dépassait à peine les genoux, tant il avait été raccourci par la pluie ou le soleil ; une épaisse couche de graisse en couvrait surtout les côtés, car son propriétaire avait la fâcheuse habitude de s'en servir comme serviette, après chaque repas. Les pieds du maigre et long voyageur s'enfonçaient dans d'indescriptibles chaussures, des chaussures antédiluviennes, pour le moins ; qui jamais n'avaient dû subir l'injure du cirage, de sorte qu'on ne pouvait guère en préciser la couleur. Une chemise de cuir, rude, brune, sans boutons ni attaches, protégeait la maigre poitrine du cavalier, dont les bras, secs mais nerveux, sortaient à partir du coude de manches aussi usées que les jambes de son pantalon.

Une cravate de laine enveloppait le cou de notre héros ; si elle avait jadis été blanche ou noire, verte ou jaune, rouge ou bleue, son propriétaire l'ignorait lui-même.

La pièce principale de l'habillement était, sans contredit, le chapeau, jadis gris, de cette forme que des gens irrévérencieux nomment *tuyaux de poêle*. Ce chapeau, dans un temps immémorial, couronnait peut-être le chef d'un lord anglais ; le sort l'avait fait ensuite descendre, de degré en degré, sur la tête anguleuse d'un chasseur de prairies. Ce dernier, n'ayant pas les mêmes goûts qu'un gentleman, tenait les bords de son chapeau pour inutiles. Il les avait tout simplement enlevés, n'en conservant que juste ce qu'il fallait pour ombrager ses yeux et pour saisir plus facilement le dit objet ; en outre, pour se rafraîchir un peu, il avait eu soin de pratiquer, au moyen de quelques coups de couteau donnés, de-ci, de-là, dans le couvre-chef, des prises d'air suffisantes.

Comme ceinture, le plus grand de nos voyageurs portait une corde assez épaisse, qu'il avait roulée plusieurs fois autour de sa

taille ; elle maintenait deux revolvers et un couteau, le sac à balles, la blague à tabac, la peau de chat, le briquet de prairie et divers objets dont l'emploi reste une énigme pour ceux qui ne sont pas initiés. Sur la poitrine, attachée à une courroie, reposait la pipe, mais quelle pipe ! L'œuvre même du chasseur qui depuis longtemps l'avait rongée, presque jusqu'à la tête, par l'habitude qu'ont tous les fumeurs passionnés, de mâcher le tuyau quand, depuis longtemps, le tabac est épuisé.

Notre homme pouvait compter parmi les trappeurs bien montés ; il possédait encore un manteau de caoutchouc, attaché à ses épaules par un cordon, un lasso partant de l'épaule gauche lui retombait sur la hanche droite. Couchée en travers du cheval, à portée de sa main, se trouvait une de ces longues carabines avec lesquelles un tireur habile manque rarement son but.

Quel âge avait cet homme ? On ne saurait le préciser. Son visage maigre, sillonné de rides, conservait pourtant une apparence de jeunesse ; l'expression de ses traits annonçait un rusé compère. Sa barbe était entièrement rasée, c'est un luxe que beaucoup d'hommes de l'ouest se plaisent à affecter. Ses yeux, grands et bien ouverts, avaient la couleur bleue du ciel et ce regard perçant que l'on remarque chez les gens de mer ou chez les habitants des grandes plaines ; néanmoins on eût dit qu'il se mêlait, dans ces yeux mobiles, quelque chose de confiant et d'enfantin, à la lueur fauve des yeux du renard ; contraste singulier qui frappait au premier abord.

Le mulet que montait le maigre chasseur était, comme nous l'avons dit, de chétive apparence ; il ne semblait cependant pas souffrir du poids de son cavalier ; et montrait même parfois, des velléités de révolte et de gaîté, bientôt modérées par son maître, qui le pressait entre ses deux longues jambes. Cette sorte de mulets est très appréciée dans l'ouest, à cause du pas si sûr de ces animaux, mais on connaît aussi, leur penchant à une résistance obstinée.

Malgré l'ardeur brûlante du soleil, le second voyageur était vêtu d'une pelisse de fourrure ; fourrure bien râpée et presque tannée

d'ailleurs, où restaient à peine quelques endroits poilus. Sous cette pelisse sortaient de gigantesques bottes à revers. Un panama ombrageait la tête du gros homme, panama si large que, pour regarder devant lui, il devait le repousser sur la nuque.

Le visage du cavalier était tout ce qu'on pouvait apercevoir de sa personne ; scrupuleusement rasé aussi, les joues rouges et pleines, le nez enfoncé dans les pommettes saillantes, les yeux petits et bruns ; cette tête-là ne rappelait en rien celle d'Adonis, mais le regard était bon, plein de gaîté, l'ensemble de la physionomie très sympathique et le sourire semblait dire à tout venant : « Regardez-moi ! Je suis un gaillard petit et bien bâti, avec moi il est possible de s'arranger, néanmoins, ne comptez pas trop sur mon air bonasse, je ne manque ni d'intrépidité, ni de finesse ! »

Voici un coup de vent qui écarte la pèlerine de notre Sancho, nous entrevoyons son pantalon de laine bleue et sa blouse de même couleur. Une ceinture de cuir entoure sa taille, un tomahawk y est attaché, avec un fourniment d'objets aussi complet que celui de son compagnon. Un lasso pend aussi à l'avant de la selle, ou plutôt sur le cou du cheval, en compagnie d'une petite carabine posée de travers et qui déjà fort ancienne, a dû servir dans maintes rencontres. Nos deux amis se nomment Jacob Pfefferhorn[1] pour le petit, et David Kroners pour le grand. Ces noms n'eussent rien dit à un habitant de l'Ouest, à un trappeur, et pourtant, les deux compagnons étaient assez célèbres dans tout le pays ; on racontait même leurs prouesses autour des feux du bivouac de New-York à San-Francisco, des lacs du nord au golfe du Mexique ; mais on les connaissait sous d'autres noms et rarement on leur avait donné ceux qu'ils tenaient de leurs familles.

Dans les savanes, principalement chez les Peaux-Rouges, on ne garde pas son nom, si on en a un inscrit sur un acte de naissance ou

1 En allemand ce nom signifie Grain de poivre. L'orthographe exacte du nom est Jacob Pfeffer**k**orn.

de baptême ; on le remplace par un surnom appliqué d'après des qualités qui vous sont reconnues propres et ces surnoms font bientôt oublier ceux de l'état civil. Kroners, Yankee pur-sang, n'était jamais appelé autrement que le grand Davy ; Pfefferhorn, d'origine allemande, à cause de sa corpulence et de son prénom Jacques ou Jacob : « le gros Jemmy » (Jemmy est un diminutif de Jacob). Le grand Davy et le petit Jemmy étant d'ailleurs inséparables, personne ne se souvenait de les avoir vus l'un sans l'autre. Quand le gros Jemmy arrivait dans un campement on cherchait involontairement des yeux le grand Davy ; et si Davy entrait dans une boutique pour y acheter de la poudre ou du tabac on lui demandait s'il ne prenait rien pour Jemmy.

La même entente régnait entre les deux animaux qui leur servaient de monture. Le grand bidet, malgré sa soif, n'aurait bu à aucune source, s'il n'avait pas vu le petit mulet s'y baisser en même temps que lui, ce dernier serait resté la tête levée, même devant l'herbe la plus drue et la plus succulente, s'il n'avait senti son compagnon à ses côtés. Il hennissait alors doucement comme pour lui dire : « Tu vois, les maîtres sont descendus, ils rôtissent leur quartier de buffle ; déjeunons aussi, car nous ne nous reposerons plus avant ce soir ! Ainsi, bêtes et gens étaient liés l'un à l'autre, rien n'eût pu les désunir. En ce moment, tous quatre poursuivaient gaiement leur voyage vers le nord. Le cheval et le mulet avaient rencontré des pâturages excellents, de l'eau à discrétion ; les deux chasseurs s'étaient lestés d'un bon gigot de chevreuil, tout le monde paraissait dispos.

Le soleil venait d'atteindre le zénith et descendait lentement ; il faisait encore très chaud, mais un vent rafraîchissant soufflait sur la prairie. Les myriades de fleurs qui tapissaient l'herbe se ressentaient à peine de l'automne ; leurs fraîches couleurs réjouissaient encore les yeux. À l'horizon s'étendait une large plaine, encadrée par les Montagnes Rocheuses, dressées en formes de cônes gigantesques, et resplendissantes sous les rayons du soleil couchant, tan-

dis que leur chaîne immense allait se perdre vers l'est, dans les brumes sombres du lointain.

— Combien de temps voyagerons-nous encore aujourd'hui ? demanda Jemmy, après un silence d'une heure au moins.

— Comme les autres jours, répondit le grand Davy, très laconiquement.

— Well ! dit le petit en souriant. Ainsi nous irons jusqu'au campement ?

— Ay !

Maître Davy prononçait ay au lieu de yes.

Un nouveau silence s'établit. Jemmy se gardait bien de s'attirer une nouvelle rebuffade ; il considérait son camarade avec ses yeux malins et attendait le moment de s'en venger. Davy finit par se lasser de son mutisme ; il montra la plaine du doigt et demanda :

— Connais-tu cette contrée ?

— Beaucoup !

— Eh bien, comment l'appelles-tu ?

— L'Amérique !

Le grand chasseur, impatienté, souleva ses longues jambes et fouetta son mulet.

— Mauvais drôle !

— Qui ?

— Toi !

— Comment cela ?

— Maniaque !

— Pas du tout ! Je te réponds sur le même ton. Si tu me fais des questions stupides, je ne vois pas pourquoi je serais spirituel quand je te donne la réplique !

— Spirituel ! Ô malheur ! Toi, spirituel ? Est-ce qu'il y a de la place pour l'esprit dans ta peau ?

— As-tu donc oublié ce que j'étais dans mon ancien pays ?

— Tu as fait une classe au lycée ? Oui, je m'en souviens. Du reste, il me serait difficile de l'oublier, car tu me le répètes, chaque jour, au moins trente fois.

— C'est que cela est nécessaire ; je dois chaque jour te rappeler, trente ou quarante fois, que je suis un homme pour lequel tu n'as pas assez de considération ! Et puis, je n'ai pas fait qu'une classe !

— Non, trois, hein, tu dis trois… ?

— Donc ?

— Donc, admettons que cela t'aie un peu débrouillé la cervelle, l'esprit consiste dans autre chose.

— Bah ! J'en ai ma part ; tu le sais bien ! Quant à cette contrée, je n'oublie pas que c'est là que nous nous sommes rencontrés ; t'en souviens-tu, toi ?

— Ay ! Ce fut un mauvais jour ! J'avais consommé toute ma poudre et les Sioux m'attaquèrent ; je ne pus leur riposter, ils me prirent ; heureusement tu arrivas sur le soir.

— Oui, ces animaux avaient allumé un si grand feu qu'on aurait pu l'apercevoir d'un bout du Canada à l'autre. Je m'approchai tout doucement de leur bivouac, là, je vis cinq Sioux qui avaient enchaîné un Blanc ; grâce à Dieu je n'étais pas comme toi, à court de poudre. J'en abats deux, les trois autres s'enfuient, ne supposant pas qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul homme. Tu étais libre !

— Eh oui, j'étais libre, mais aussi furieusement en colère contre toi !

— Parce que je m'étais contenté de blesser les Indiens au lieu de les tuer ! Un Indien est un homme. Je ne puis me résoudre à tuer un homme, que dans le cas de nécessité absolue. Je suis un chrétien et non un cannibale !

— Et moi, qui suis-je ?

— Hum ! murmura le gros Jemmy, à présent tu es certainement tout autre que jadis. Tu avais alors, comme beaucoup d'autres, la conviction qu'on ne saurait assez détruire les Peaux-Rouges ; j'ai dû te convertir à mes idées !

— Oui, vous autres Allemands, vous êtes singuliers. Mous comme du beurre, vous essayez de prendre les gens avec des gants, puis vous les assommez avec une massue, quand ils résistent. Vous êtes tous pareils, toi comme les autres !

— Il me plaît d'être ainsi et non autrement ! Mais regarde, il y a une trace sur le gazon !

Il arrêta son cheval et montra, à ses pieds, une ligne sombre qui se prolongeait sur l'herbe, par-delà le rocher. Davy arrêta aussi sa monture, ombragea ses yeux avec sa main, examina minutieusement la place indiquée, puis il dit :

— Je veux bien avaler un cent de balles, si ceci n'est pas une piste !

— Je n'en doute pas ; il faut examiner la chose de près, Davy ! Qu'en penses-tu ?

— Ce que j'en pense ! En prairie on est obligé de ne négliger aucune piste ! On doit savoir qui on a devant ou derrière soi, ou bien la mort vous surprend dans l'herbe verte où l'on s'est gaiement couché le soir.

— Donc, en avant !

Ils s'avancèrent jusqu'au rocher où ils commencèrent à inspecter la trace, en connaisseurs.

— Que dis-tu de cela ? demanda Davy.

— Que c'est une piste, répondit en riant le gros Jemmy.

— Oui-da ! Je le vois aussi ! Mais quelle espèce d'empreinte ?

— D'un cheval.

— Hum ! Un enfant le verrait. Crois-tu que je m'imagine qu'une baleine ait passé par ici ?

— Non, car cette baleine ne pourrait être que moi ; n'importe, cette trace m'inquiète.

— Pourquoi ?

— Avant que de te répondre, je veux la considérer encore une fois très attentivement ; je n'entends pas que tu te moques de moi.

Jemmy sauta de cheval et s'agenouilla dans l'herbe ; son vieux bidet, comme s'il eût tout compris, baissait la tête vers le gazon foulé et flairait d'un air grave. Le mulet s'approcha aussi, en remuant la queue et les oreilles, et parut contempler les empreintes.

— Eh bien ! demanda Davy, à qui la recherche semblait longue, est-ce donc si important ?

— Oui, un Indien vient de passer.

— Crois-tu ? Ce serait pourtant étonnant que nous nous trouvions ici, sur le terrain de chasse ou le pâturage d'une tribu. Pourquoi présumes-tu que ce soit un Indien ?

— Je vois, à la marque du sabot, que le cheval appartient à un Indien.

— Pourquoi ne serait-il pas monté par un Blanc ?

— Cela, je me le demande… mais, mais…

Il secoua la tête et suivit la trace pendant quelques instants, puis il s'écria :

— Vois, le cheval n'était pas ferré, il a dû néanmoins galoper, malgré la difficulté du terrain. Le cavalier était sans doute très pressé.

Davy se gratta le front et descendit lui-même de sa monture, pour examiner les traces ; il finissait par trouver la chose sérieuse ; il murmura bientôt, en relevant la tête :

— Le cheval était réellement fatigué, il a trébuché souvent. Celui qui fatigue ainsi sa bête doit avoir de graves raisons pour le faire. Ou l'homme est poursuivi, ou il cherche à atteindre au plus vite un but important.

— Cette dernière supposition est la vraie, l'autre n'est pas exacte.

— Pourquoi ?

— De quand datent ces traces ?

— De deux heures environ.

— Oui, je le crois… Il n'y a encore aucune trace de poursuite, et quand on a une avance de deux heures on n'éreinte pas ainsi son cheval. Du reste, il se rencontre tellement de gorges dans ces ro-

chers, qu'il aurait été facile de tromper ceux qui poursuivaient, en décrivant un arc ou des zigzags.

— Revenons à nos moutons : l'homme a voulu arriver très vite au but, c'est bien ; maintenant où est-il ?

— Évidemment, pas loin d'ici.

Le grand Davy, étonné, regarda le gros Jemmy dans le blanc des yeux.

— Tu as l'air bien avisé aujourd'hui ! dit-il.

— Bah ! Cela va de soi ! Tu comprends que si le but de cette course avait été éloigné, le cavalier aurait ménagé son cheval, il l'eût laissé reposer pour mieux le presser ensuite. Mais comme le lieu à atteindre était certainement proche, il a pensé pouvoir y arriver aujourd'hui, malgré la fatigue de sa bête.

— Écoute, mon vieux Jemmy, ce que tu dis me semble vraiment sensé !

— Tu es bien honnête ! Quand on a, comme moi, pratiqué trente ans les savanes, on peut bien avoir quelquefois de bonnes idées ! Je crois même que je finirai par deviner les intentions de notre Indien. Évidemment, cet homme est un messager ; son arrivée était certainement de grande importance, et un Indien ne peut être messager que des Indiens ; d'où je conclus que nous nous trouvons dans le voisinage des Peaux-Rouges !

Le grand Davy laissa passer un léger sifflement entre ses dents et son regard erra à la ronde.

— Fatal ! Plus que fatal ! murmura-t-il. Ainsi, le drôle vient des Indiens et va aux Indiens ; nous nous trouvons donc parmi eux, sans savoir où ils logent ; nous pouvons très facilement nous fourvoyer chez eux et laisser notre scalp entre leurs mains !

— Hé ! Hé ! C'est à craindre, mais il y a un moyen fort aisé de nous en assurer.

— Tu crois donc que nous devons suivre cette piste ?

— Oui, justement, nous savons qu'ils nous précèdent, tandis qu'eux ne peuvent nous deviner ; nous avons tout avantage. Une

autre raison encore, c'est que leur piste ne nous éloigne pas de notre route, et puis, je suis curieux de voir à quelle tribu ils appartiennent.

— Moi de même ! Il n'est cependant pas malin de le présumer. Dans le haut de la montagne, on rencontre les Indiens *Pieds-Noirs*, les *pigans* et les Indiens *pur-sang* ; ceux-là ne viennent pas de ce côté. Au coude du Missouri, campent les *Riccavées* qui ont rarement quelque chose à faire par ici. Les Sioux, hum ! Ne sais-tu pas qu'ils ont déterré leur Tomahawk de guerre ?…

— Non.

— Il ne faut pas nous casser la tête, ce doit être eux ! Derrière nous, se trouve le plateau du Nord ; tu dois te souvenir de notre dernière excursion ? Nous traversons à présent une contrée très connue, et si nous ne faisons pas de bêtises, il ne peut rien nous arriver de fâcheux. Viens !

Les deux trappeurs enfourchèrent leurs bêtes et suivirent exactement la piste tout en regardant souvent de côté et d'autre, pour voir s'il ne se présentait pas quelque danger. Une heure s'écoula ; le soleil se cachait de plus en plus ; le vent s'élevait et la chaleur du jour diminuait rapidement. Bientôt, ils remarquèrent que l'Indien avait dû cesser de courir ; à une place plus foulée, le cheval, cédant à la fatigue, était tombé sur les genoux. Jemmy sauta à terre et interrogea les marques.

— Oui, c'est un Indien, s'écria-t-il ; il lui a fallu descendre ici ; son mocassin est orné d'aiguillettes en poil de sanglier ; tiens, voici une des pointes qui s'est cassée… Ah et cela ! Le gars doit encore être très jeune !

— Pourquoi ? demanda le grand Davy, qui était resté sur son mulet.

— En cet endroit sablonneux, l'empreinte du pied est à peine marquée ; si c'était admissible, je dirais qu'une squaw[2]…

— Quelle absurdité ! Une femme ne s'aventurerait pas seule ici !

---

2 Femme indienne.

— C’est un jeune homme qui, assurément, compte tout au plus dix-huit ans !

— Cela devient dangereux ! Certaines tribus se servent de très jeunes guerriers comme messagers. Avançons !

Ils continuèrent leur chemin. Tandis que, jusqu’alors, ils avaient longé des prairies en fleur, ils se trouvaient maintenant sur un terrain d’où émergeaient, par-ci, par-là, des buissons, d’abord isolés, puis bientôt réunis en groupes. Ils ne tardèrent point à arriver devant l’endroit où le cavalier avait dû descendre encore, sans doute pour accorder à son cheval un court repos, puis marcher à pied, tenant l’animal par la bride.

Les buissons dans cette contrée gênaient si souvent la vue que les précautions devenaient doublement nécessaires.

Davy allait en avant, Jemmy suivait. Ce dernier, après quelques instants de silence, reprit :

— Dis, Grand, c’est un cheval moreau ?

— Comment sais-tu cela ?

— Ici, pend au buisson un poil qui aura été arraché à sa queue.

— Nous savons déjà quelque chose de plus, mais ne parle pas si haut, car nous pouvons à tout moment rencontrer des gens qui nous tueraient avant que nous ne les ayons aperçus.

— Je ne crains pas cette surprise ; je puis compter sur mon cheval ; il hennit aussitôt qu’il sent un ennemi. Allons donc tranquillement, avançons !

Le grand Davy ne répliqua pas, mais un moment après, il s’arrêta de nouveau.

— Tonnerre et foudre ! s’écria-t-il, il s’est passé là quelque chose !

Le gros Jemmy donna une vigoureuse impulsion à son cheval, et après quelques pas, au travers des buissons, se trouva sur un espace libre. Devant eux s’élevait un rocher de forme conique, comme on en rencontre beaucoup dans cette prairie ; la piste se prolongeait jusque-là, puis tournait à droite, en dessinant un angle aigu. Cela,

Le « chasseur d'ours » a été enlevé par les indiens Oglalas. Son fils, aidé de quelques trappeurs, de l'indien Winnetou et de Old Shatterhand, part à sa recherche pour le sauver d'une mort certaine.

Une succession d'aventures dans le Far West, dans lesquelles Winnetou et Old Shatterhand se distinguent par leur humanité. L'Européen, animé par sa foi chrétienne et sa force exceptionnelle, respecte l'adversaire et le force à abandonner la violence ou la vengeance.

Une agréable épopée, avec, bien évidemment, une fin heureuse.

À PARTIR DE 13 ANS

19,00 €

ISBN : 978-2-36878-228-6

9 782368 782286

Les Éditions
Blanche de Peuterey
www.peuterey-editions.com